

Indonésie : le séisme fait des milliers de victimes

À l'ouest de Sumatra, la ville de Padang (900 000 habitants) est dévastée. Depuis le tsunami de 2004, la région a subi plusieurs tremblements de terre



Policier indonésien devant les ruines d'un hôtel de Padang. ADEL BERRY/ATP

Reportage

Padang (Indonésie)
Envoyé spécial

D'ordinaire, il fait bon flâner le long des plages de Padang, entre les étals du marché aux épices de Pasar Raya ou dans le vieux quartier hollandais, relique de l'époque coloniale. D'ordinaire seulement. Le séisme de magnitude 7,6

sur l'échelle de Richter, qui a frappé mercredi 30 septembre la côte ouest de l'île de Sumatra en Indonésie, a ravagé ce décor de carte postale. Capitale de la province de Barat avec une population de 900 000 habitants, Padang a des allures de ville bombardée, en ce vendredi 2 octobre.

Partout, sur des kilomètres, des centaines de bâtiments se sont effondrés comme des châteaux de cartes. Centres commerciaux, hôtels, banques, hôpitaux, écoles,

musées, mosquées, églises, port... plusieurs quartiers sont transformés en champs de ruines. « La secousse a été si violente et si longue, que les immeubles n'ont pas résisté. Les tremblements ont duré deux minutes et avaient un mouvement vertical. Les étages sont tombés les uns sur les autres », raconte Danny, un employé de banque, sorti indemne de son bureau.

Arnaud Guiguitant
► Lire la suite page 4

Les JO à Rio, consécration pour le Brésil et pour Lula

Vive déception pour Barack Obama et les États-Unis

Copenhague (Danemark)
Envoyé spécial

C'est là, Lula n'est plus président du Brésil : c'est un petit garçon. Un enfant de 63 ans qui frotte ses yeux mouillés dans un mouchoir blanc. Il s'y cache derrière, mais difficile de s'abriter sous un bout de tissu devant des dizaines de caméras. Lula pleure, tout simplement. Puis, c'est au tour du maire de Rio de Janeiro, Eduardo Paes, du gouverneur de la province aussi, Sergio Cabral, de lâcher quelques larmes. Et que dire de Pelé ? La plage de Copacabana semble s'être renversée sur le visage du légendaire footballeur. Il y a de quoi, le moment est historique : vendredi 2 octobre, à 18 h 50, à Copenhague, Rio a été choisi par les membres du Comité international olympique (CIO) pour accueillir les Jeux en 2016.

Rio « la misérable », Rio « la violente », Rio « la merveilleuse », et désormais Rio « la fière » offre ainsi à ses habitants, à son pays et à son continent les premiers Jeux de leur histoire. En trente olympiades – depuis 1896 –, jamais la flamme n'avait rivalisé avec le soleil tropical de l'Amérique du Sud. Une « injustice » que n'a cessé de clamer Lula lors de ses différentes prises de parole. La veille du vote décisif, il avait lancé : « Nous sommes considérés comme des citoyens de second rang. Les Jeux olympiques ont toujours été tenus dans des pays développés à l'exception du Mexique (1968) et d'une certaine façon de la Chine (2008). » Avec cette victoire, le Brésil a « gagné une fois pour toute sa citoyenneté de première classe », a estimé le chef de l'Etat.

Mustapha Kessous
► Lire la suite page 24

Débat entre Gérard Mestrallet et Fadela Amara sur la diversité

La ministre et le patron de GDF Suez prônent le métissage

Tout distingue Fadela Amara et Gérard Mestrallet. Mais la secrétaire d'Etat chargée depuis deux ans de la politique de la ville et le patron de GDF Suez établissent le même diagnostic sur l'évolution de la société française. Même si des pratiques discriminatoires perdurent dans le monde économique, les chefs d'entreprise « ont compris que la diversité est un atout » en matière de compétitivité, souligne M^{me} Amara. Elle juge ce changement d'état d'esprit très positif, tant se priver de jeunes des « quartiers » et issus de l'immigration ne serait « pas seulement injuste, mais contre-productif ». Pour M.

Mestrallet, dont l'entreprise doit embaucher quelque 100 000 personnes d'ici à 2013, il est évident que « la diversité est un avantage concurrentiel » pour toutes les grandes entreprises comme pour le pays. « Nous devons ressembler aux territoires pour lesquels nous travaillons », souligne-t-il. Du côté de l'Etat comme des entreprises, on multiplie donc les expérimentations, toujours en lien avec les associations locales et de terrain : plan « Espoir banlieues », bourses pour les étudiants, écoles de la seconde chance, classes passerelles pour les jeunes en échec scolaire. ► Lire page 8

Le regard de Plantu

De l'argent pour lutter contre l'absentéisme à l'école.

Conflit chez les petits Nicolas

GROUILLE-TOI PAUV'CON !
ON VA SE FAIRE UN
MAX DE POGNON !

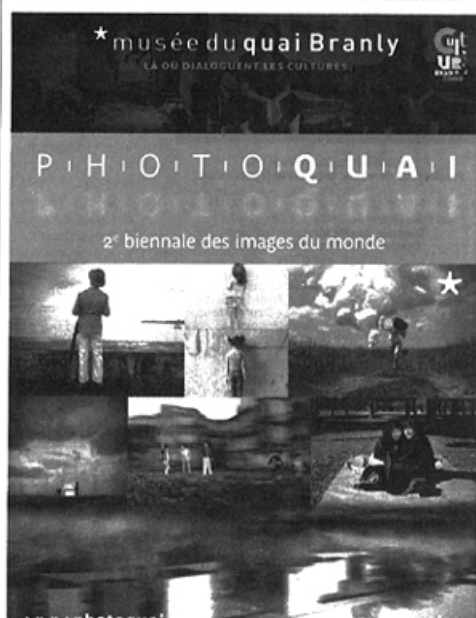


Récompenser les lycéens pour leur assiduité ?

Polémique Trois spécialistes donnent leur avis – contradictoires – sur l'initiative du recteur de Créteil de créer une cagnotte collective pour réduire l'absentéisme dans certaines classes de lycées professionnels. P. 10

Vivendi : le procès des années Messier

Etats-Unis Le groupe n'a pas voulu négocier de transaction : lundi 5 octobre doit donc s'ouvrir à New York un procès durant lequel des



A l'expo avec Christian Biecher

architecte et designer



AFP

L'architecte **Christian Biecher** s'est vu confier, à Tokyo et à Hong-kong, des immeubles et aménagements intérieurs pour des marques de luxe (Fouchon). Il termine la rénovation de l'ancienne Bourse de Budapest. Une exposition lui est consacrée à la galerie de la Manufacture de Sèvres, à Paris, à partir du 15 octobre. Il ira voir l'exposition du photographe Mathieu Pernot à la Cité nationale de l'immigration (Paris-12^e, www.histoire-immigration.fr).

« J'ai découvert le travail de Mathieu Pernot aux Rencontres d'Arles : il avait photographié des cartes postales des années 1970, qui montrent de grands ensembles – on en verra quelques-unes à la Cité de l'immigration. On se serait cru dans *Playtime*, de Tati ! J'ai tellement aimé ces photos, leur qualité plastique, que j'en ai acheté une. Le plus étonnant, c'est qu'il avait sorti de ces images, en les agrandissant, de petits personnages qu'on ne voyait pas au premier abord. Agrandis, ils étaient faits de petits points de couleur, comme des pixels. Il y avait à la fois une présence humaine et une absence. Dans le livre, Mathieu Pernot a aussi reproduit les textes écrits au dos de ces cartes postales par les habitants à l'époque. »

Aujourd'hui je fais un travail d'urbanisme sur La Grande-Motte (Hérault), qui a été construite à la même époque. L'urbanisme de ces années-là est un tel traumatisme pour les architectes... Les utopies du mouvement moderniste, privées de leur substance humaniste, ont produit des catastrophes. On tente à présent de se défaire de cette maladie du "zoning" pour ne pas se retrouver dans des quartiers monofonctionnels d'une tristesse infinie.

Je suis plus touché par le travail sur les cartes postales que par ses photos d'explosions de barres d'immeubles, plus classiques, moins formelles. J'aurais bien aimé voir dans l'exposition son dernier projet. On croit reconnaître une image de New York, mais il y a des défauts, des fissures : en fait ce n'est pas New York, c'est un poster de New York dans un immeuble qui s'écroule. Mathieu Pernot arrive à parler de la dégradation et de la perte, avec une grande économie de moyens. Il nous montre la ville avec un regard nostalgique, coloré, et en même temps une objectivité implacable. ■

Propos recueillis par
Claire Guillot

La fabrique de la culture

Sur les traces de Teotihuacan, au cœur du passé mexicain

Le Musée du quai Branly présente, à partir du 6 octobre, une vaste exposition consacrée à l'ancien peuple amérindien

Teotihuacan (Mexique)
Envoyée spéciale

A une quarantaine de kilomètres de Mexico, le site de Teotihuacan est un drôle de mélange de pierres bien rangées, qu'une restauration cinématographique a alignées en pyramides et en chaussées pavées, et de recoins mangés par la végétation, monticules inexplorés de pierraille et de terre, cachés sur les flancs arrière des pyramides de la Lune et du Soleil.

L'ancienne cité, fondée dans les années 100 avant J.-C., morte en 700 après la naissance du Christ, n'a pas livré tous ses secrets, loin s'en faut. Seulement 22,5 km², soit 5 % de ce qui fut une ville de près de 200 000 habitants, ont été fouillés. Avec 12 millions de visiteurs par an, un chiffre atteint grâce à sa proximité de la capitale et à son folklore empreint de mysticisme, Teotihuacan est un site phare, mais encore incompris.

L'exposition de 450 objets que le Musée du quai Branly propose à Paris à partir du 6 octobre est une première en Europe. Si la civilisation aztèque (1325-1520) continue de jouir d'une belle réputation, le peuple de Teotihuacan n'a eu que de rares occasions de montrer son art hors du magnifique Musée national d'anthropologie de Mexico. Tout ce qui est su et révélé, et jusqu'au nom de Teotihuacan, a été donné par les Aztèques. Vers l'an 1200, ces derniers avaient repris possession des lieux, envahis par les Toltèques de Tula (856-1168). Ils pensaient que le monde avait été créé ici. Ils y bâtirent une nouvelle ville dont ils furent chassés par les Espagnols au XVI^e siècle.

« Qui était le chef ? »

Beaucoup de représentations de Quetzalcoatl (le dieu serpent), de Tlaloc (dieu de la pluie), des jaguars, des masques funéraires, des urnes, des divinités, mais aucune écriture, et pas de traces de rois ou de guerriers. La seule statue d'un notable du cru, trouvée à Tlal (Guatemala) et exposée au Musée national, a été sculptée par un commerçant maya qui allait chercher son obsidienne et ses bijoux à Teotihuacan.

Alors les archéologues s'arrachent les cheveux. Comment fonctionnait une organisation sociale

qu'ils imaginent rigide et guerrière ? « Qui était le chef ? », se demande Miguel Báez Pérez, un jeune scientifique missionné par l'Institut national d'anthropologie et d'histoire, organisme d'Etat qui veille sur le sort de l'archéologie mexicaine. Au Mexique, l'affaire est stratégique. « Tant que nous n'aurons pas trouvé trace du souverain et de son palais, nous ne comprendrons pas la nature de Teotihuacan », poursuit-il.

L'exposition orpheline de son concepteur

Le 16 avril, le président des Etats-Unis, Barack Obama, en voyage officiel, débute au Musée d'anthropologie de Mexico avec l'archéologue Felipe Solís. Le 23 avril, alors que se confirme l'apparition au Mexique d'une nouvelle souche grippale, le H1N1, Felipe Solís succombe à une pneumonie fulgurante. L'hypothèse de la grippe A est écartée. « Teotihuacan, cité des

dieux » est donc orpheline, mais son montage s'est achevé dans les temps. « Cette exposition sera vue par le biais de l'histoire de l'art, par la beauté de ses objets, mais pas seulement, disait en mars Felipe Solís, dans son bureau directorial, car nous, Mexicains, devons rappeler que nous sommes un peuple ancien et que notre arrivée sur la terre américaine ne date pas d'hier. »



Porteur de jarres, classique Tlamilolpa. MARTIRENE ALCANTARA

Teotihuacan est connu pour son temple dédié à Quetzalcoatl, le « serpent à plumes », et ses pyramides qui suivent les courbes des montagnes avoisinantes. Chaque jour, des milliers d'écloiers en uniforme viennent, entre la chaussée des Morts et le temple du Jaguar, y contempler leur passé indien. A la fin du XIX^e siècle, alors que se construit l'image de la République mexicaine, l'archéologue Leopoldo Batrés (1852-1926) convainc le président Porfirio Díaz de reconstruire Teotihuacan. La chaussée – 1,6 km de perspective hollywoodienne qui a donné des idées aux concepteurs de sons et lumières, évités en extrême par une levée de bouchiers des archéologues – a été terminée en 1950.

L'idée de se pencher à nouveau sur les mystères de Teotihuacan revient à Felipe Solís, alors directeur du Musée d'anthropologie de Mexico. En accord avec Stéphane Martin, directeur du quai Branly, il a choisi les pièces de l'exposition « Teotihuacan, cité des dieux » par

mi « les plus belles, les plus élégantes, les plus esthétiques » des réserves de son établissement, ou de collections privées, « dont 65 % de pièces jamais montrées, des découvertes récentes, notamment dans le temple de Quetzalcoatl ».

Une première exposition consacrée au site avait été montrée en 1999 à San Francisco, grâce à un collectionneur globe-trotteur, Harald Wagner, qui s'était joyeusement servi sur place à la fin des années 1950. Chatouilleux avec son patrimoine, le Mexique avait exigé la rétrocession de la moitié des pièces. L'exposition actuelle ne court pas ce risque. Les Mexicains en ont présenté une version simplifiée à Monterrey, au nord-est du Mexique, en 2008. A Paris, le quai Branly lui donne toute son ampleur. ■

Véronique Mortaigne

« Teotihuacan, cité des dieux », Musée du quai Branly, 37, quai Branly, Paris-7^e. Du 6 octobre au 24 janvier 2010, du mardi au dimanche. Tél. : 01-56-61-70-00. De 5 € à 7 €.

Galleries

JH Engström Anders Petersen

Galerie VU

Dans « From Back Home », exposition d'ampleur (200 tirages), c'est leur région natale, le Värmland, qu'évoquent JH Engström et Anders Petersen. Pour l'occasion, les enfants terribles de la photo suédoise ont adouci leur regard, laissant un brin de mélancolie pointer sous l'impudeur totale de leurs visions. Ainsi JH Engström, qui avait osé montrer dans une exposition à Arles le double plasma de sa femme étalé sur le carrelage, débute ici par quelques photos aériennes délicates. Et ses images crues, mises à nu par un flash brutal, sont tempérées par des paysages irréels aux couleurs délavées, qui hésitent entre nostalgie, rêve et fantasme. Son compatriote Anders Petersen a, lui, couvert les murs de grands formats noir et blanc, images souvent décadentes, gros plans violents, mais aussi beaux portraits classiques, dont celui de sa mère, au profil de médaille. L'accrochage reste un peu indigeste. Mais l'ensemble fonctionne car le photographe a su ménager quelques instants de grâce, comme ces jeunes filles couronnées de fleurs – encore une réminiscence ? A voir aussi, des tirages des années 1970 des deux artistes. ■ C. Gt

« From Back Home », 2, rue Jules-Cousin, Paris-4^e. Tél. : 01-53-01-85-85. M^o Bastille. Jusqu'au 31 octobre. Catalogue aux éd. Max Ström, 320 p., 48 €.



ANDERS PETERSEN/GALERIE VU

Shadi Ghadirian

Galerie Baudouin Lebon

L'Iranienne Shadi Ghadirian s'est fait remarquer, il y a quelques années, par ses portraits de femmes voilées, dont le visage était remplacé par des ustensiles ménagers : fer à repasser, balai, gants en caoutchouc... Elle revient avec une série qui regarde la société iranienne dans la forme même décalée. Dans des tirages léchés, l'artiste a créé des natures mortes où elle a intégré un intrus militaire : un uni forme kaki s'invite dans la pendure, des boots côtoient les chaussures à talon. Au sous-sol, l'artiste a exposé des armements, photographiés comme des bijoux, parés d'un délicat ruban rouge. Mais le tout réserve peu de surprises, ni dans la forme ni dans le fond. Et quand l'humour se fait pesant, le propos manque sa cible. ■ C. Gt

Galerie Baudouin Lebon, 38, rue Saint-Croix-de-la-Bretonnerie, Paris-4^e. Tél. : 01-42-72-09-10. M^o Hôtel-de-Ville. Jusqu'au 10 octobre.

Diego El Cigala

DIEGO EL CIGALA

DOS LÁGRIMAS

EN CONCERT

Dos lágrimas